

**IDENTITE ET MECONNAISSANCE OU
RECONNAISSANCE DE L'ALTÉRITÉ CHEZ MARGARET LAURENCE**

LÉONARD COHEN, JOE ROSENBLATT ET A.M. KLEIN

PLURALITE ETHNIQUE CANADIENNE ET LITTERATURE

par **Hélène MARCHESSOU**

Quelques mots, pour commencer, sur le thème de ce colloque. Parler de pluralité ethnique et de littérature, c'est opérer un rapprochement entre la race et l'imagination, entre l'identité et l'originalité.

Original signifie tout ensemble " qui semble ne dériver de rien d'antérieur" - c'est-à-dire, entièrement imaginaire, et "qui existe dès l'origine", c'est-à-dire, à la source, à la racine (racine et race) communes. Et, parallèlement, **identité** signifie à la fois "qui est **identique** ou fidèle à soi-même, qui présente des traits identiques à ceux de tout un groupe" et qui, précisément à cause de cela, est **différent** des autres groupes. Mais il apparaît très vite qu'il n'y a pas de contradiction : dans l'un des cas, on se situe à l'intérieur, dans l'autre on observe de l'extérieur. Ainsi tel comportement original de l'extérieur est commun à tout un groupe et s'insère dans une tradition.

Tournons-nous une fois de plus vers l'étymologie. Elle est toujours révélatrice. Ce par quoi un groupe se distingue le plus superficiellement, ce sont ses particularités ou ses **idiosyncrasies**. C'est la même chose. Mais il y a longtemps qu'on a oublié le sens véritable d'**idiot** (qui est particulier) pour en faire un vocable purement péjoratif. Très vite la différence porte les germes de l'aliénation.

Par conséquent, dans toute société où règne la pluralité ethnique, le principal problème sera toujours celui-ci : y a-t-il le moyen de préserver ses caractéristiques, en d'autres termes de rester soi-même (comme le dit Ralph Ellison, "tout individu est une minorité") sans s'aliéner le reste du monde ? Enfin est-il une autre alternative que la violence ou cette forme d'agressivité retournée contre soi-même qu'est la névrose ?

Par rapport au creuset des Etats-Unis, le Canada semble esquisser une réponse plus complexe et plus diversifiée au problème posé par la plu-

ralité ethnique et la diversité des traditions. Une comparaison assez poussée entre la littérature juive des États-Unis et la littérature juive canadienne ne manquerait pas d'être éclairante. Nous nous limiterons ici à un seul exemple.

The Assistant de Malamud est probablement l'un des romans juifs les plus appréciés en milieu non juif, or il se trouve que c'est aussi l'un des plus mal compris. Pour qui s'en tient au contenu manifeste, le livre n'a pas grand sens. Il débute par un hold-up absurde, et se termine par une conversion non moins déroutante. L'histoire est celle d'un voleur qui sympathise tellement avec sa victime, un pauvre commerçant juif, qu'il finit par s'identifier à elle. Simple histoire de vol ? Non, pas si simple. Martin Bober est tellement démuné que le vol ne peut être que symbolique. Il s'agit avant tout de voler le Juif. Après le hold-up, Frank Alpine, affamé, volera chaque matin un de ces petits pains, que la cliente polonaise antisémite (mais gourmande) appelle des "petits pains juifs", en disant "Jesus, this is good bread". Les chrétiens communient aujourd'hui avec le pain de la Pâque juive. Et dans tous ces cas, celui du symbole chrétien, de la Polonaise antisémite et de l'escroc aux sentiments partagés, le pain est jugé bon, on ne peut s'en passer même : on l'acquiert, on se l'approprie, on le détourne, mais comme on aimerait oublier sa provenance. . .

Lu avec assez d'attention, **The Assistant** est l'histoire d'un vol d'identité. Tout au long du livre, Frank Alpine espère obtenir la fille de Bober : ce qui reste d'avenir au vieil homme depuis que la mort lui a dérobé son fils Ephraïm. A la racine hébraïque "pé, resh, yod", qui signifie "le fruit", se substitue "aleph, phé, resh" : la cendre, autre étymologie possible d'Ephraïm.

La mort du fils symbolise ici un judaïsme agonisant. A la fin, Martin Bober meurt, Frank trébuche et s'écroule dans la tombe (première identification) et émerge (ressuscite) pour aller se faire circoncire. . . . à l'âge de vingt-cinq ans. C'est l'identification finale. Le vol est consommé. La victime n'est plus là pour protester. Et comme tout le monde est juif, tout le monde (le lecteur, cette fois-ci) est inexplicablement soulagé. Car il n'y a plus de problème juif, et partant plus de culpabilité et plus d'angoisse.

Faut-il souligner que le point de vue reproduit ici n'est pas celui de Malamud, mais une concession très ambiguë au monde dans lequel il vit ? Par le rire, l'écrivain détourne l'attention du véritable problème au profit d'une histoire qui passe, une fois de plus, pour une excellente manifestation de l'humour juif. Comprendra qui voudra. Ou qui pourra. Un

coup d'œil aux dernières images fait apparaître des thèmes qui ne sont pas juifs, mais chrétiens : le sacrifice, la passion (au sens de souffrance) et la résurrection. Décodage à l'issue duquel le livre s'avère être une parabole du "judéo-christianisme" : un mythe dont l'incohérence même de l'histoire rend compte. Mais ce mythe n'est pas innocent, il manifeste une volonté de réduire l'Autre en l'assimilant. Une offre de mort douce, si l'on veut, au lieu de l'extermination violente.

Cette parenthèse, qui peut paraître un peu longue, était nécessaire si l'on veut comprendre que le problème peut très bien être posé d'une toute autre manière. C'est ce que nous verrons, non pas dans la littérature juive, cette fois, mais chez Margaret Laurence.

L'on rencontre dans **The Diviners** un personnage dont les principaux traits sont vraisemblablement empruntés à la romancière Adele Wiseman. Orpheline élevée dans la pauvreté (pauvreté à tous les niveaux : on a peu à donner, et l'on est peu démonstratif en matière d'affection, même si dans le fond on est sensible), Morag Gunn rencontre Ella Gerson au Comité de Rédaction de la revue littéraire du campus. La troisième partie du livre où a lieu cette rencontre s'intitule "The Halls of Sion". Pour que l'on puisse véritablement parler de rencontre, la nécessité d'un terrain commun s'impose. Mais il faut aussi que l'Autre soit reconnu en tant que tel, que l'altérité ne soit pas escamotée au profit d'une idéologie quelconque. Enfin, cette reconnaissance ne doit pas être une vague tolérance (lourde toujours de malentendus), mais une source d'enrichissement mutuel. Cette rencontre doit avoir lieu également assez tôt dans la vie, à l'âge où l'individu est encore malléable et ouvert à l'expérience. Ou assez tôt dans la prise de conscience et l'élaboration d'une identité nationale. Or toutes ces conditions ont été réunies par l'auteur dans **The Diviners** : la situation évoquée par Margaret Laurence offre une sorte de microcosme du milieu canadien et de ses possibilités.

Première constatation : dans l'univers de Margaret Laurence, le minoritaire n'est pas accueilli en parent pauvre. Il se trouve, au contraire, dans la position de celui qui donne et féconde. Si ce point de vue ne se justifie pas toujours économiquement en période d'immigration massive, il est juste néanmoins sur un plan culturel et historiquement. "Nous fûmes civilisés les premiers", dit Breavman sur le ton de la plaisanterie dans **The Favourite Game** de Leonard Cohen. Voyons comment Margaret Laurence renverse, dans son livre, les données habituelles selon lesquelles le plus fort (numériquement) oblitère la culture du plus faible, afin d'imposer sa propre vision de l'Histoire.

Morag se trouve introduite d'emblée dans un milieu juif. Et plus que d'un milieu, il s'agit d'une **famille**. Avant même que les deux jeunes filles se soient communiqué le contenu de leurs écrits respectifs, la mère d'Ella Gerson est mentionnée dans la conversation. Premier préjugé qui est aboli par cette mise en scène : la véritable déracinée n'est pas celle que l'on croit (puisqu'elle a une famille), mais Morag, l'orpheline. Deuxième aspect intéressant : cette mère, dont il est question, est une femme énergique, qui partage son temps entre la boulangerie qu'elle a prise en main à la mort de son mari, les réunions d'une organisation de gauche et l'éducation de ses filles. Indépendamment des circonstances particulières ici, ce prototype est commun au milieu juif religieux traditionnel où l'homme, s'adonnant exclusivement à l'étude, ne peut subvenir en même temps aux besoins économiques de la famille, et à l'époque - jamais très lointaine et en tout cas vivace en pays neuf - des pionniers. L'influence matriarcale se trouve donc renforcée par la double appartenance.

Et qu'est-ce qui distingue la famille Gerson des autres ? C'est d'abord une maison où l'on est très bavard. Il est rare qu'en milieu purement anglo-saxon l'on éprouve à ce degré le besoin de s'extérioriser par la parole. Ici, par contre, la parole est constitutive de l'identité familiale. Souvent l'on revendique, l'on se dispute, l'on se moque, mais l'on tient l'un à l'autre par **la parole**. De cet usage de la parole naît une **chaleur humaine** que Morag n'a jamais connue avant de pénétrer dans le foyer des Gerson. Quand elle essaie d'évoquer son enfance, Ella a le sentiment d'un monde "à peu près aussi chaud et accueillant qu'une congère de six pieds de haut". Image d'un climat rigoureux ancrée au cœur de la réalité canadienne. Mais dans ce nouveau foyer, ce qui se produit, au lieu de la froideur et du mépris suscités par l'ignorance, c'est une sorte de fusionnement des expériences au sein même de la différence.

La première découverte que fait Morag, avec l'aide d'Ella, c'est que **la norme n'existe pas**. C'est un excellent point de départ. A quoi bon, en effet, investir tant d'énergie pour ressembler à tout le monde, si chacun est différent ? L'on notera que, dans ce chapitre, c'est Morag qui ne se sent pas tout à fait normale, Ella qui répond "Who wants to be normal anyhow ?" Du point de vue de l'antisémite, celui auquel la littérature nous a le plus conditionnés, les données seraient exactement inversées, et le Juif serait représenté comme l'éternel étranger. L'attitude de Margaret Laurence est nettement révolutionnaire lorsqu'elle montre que le Juif, ayant une expérience séculaire de l'aliénation (celle qui consiste justement à ne pas être comme tout le monde), a appris à surmonter ce complexe (dont il saisit l'inanité) et peut, par conséquent, aider les autres.

Autre domaine où l'expérience juive n'est peut-être pas inutile, c'est celui de la lutte pour **la survivance**. C'est le terme auquel Margaret Atwood a recours dans son étude thématique de la littérature canadienne, et c'est également un concept que développe Elie Wiesel à propos du personnage biblique d'Isaac, et par rapport aux rescapés des camps d'extermination. Le poème qu'Ella fait lire à Morag traite précisément de ce dernier sujet, tandis que dans sa nouvelle, Morag imagine les réactions d'un fermier pendant une période de sécheresse exceptionnelle. Au bord du désespoir, l'homme se reprend et opte pour la vie, décidant de ne pas abandonner sa terre. Morag n'est pas absolument sûre que la fin de sa nouvelle soit satisfaisante. Ella la rassure : c'est la seule fin plausible. La vie et non la mort. Et dans cet exemple précis, les valeurs juives aident à cimenter les valeurs canadiennes.

Cette prise de conscience s'effectue, on le remarquera, au moyen de **la littérature**. Littérature dans la littérature, puisque les deux protagonistes sont des écrivains en puissance à ce stade. Cela implique un langage commun. Or habituellement le langage traduit l'expérience d'un seul peuple, et le symbole de la Tour de Babel est là pour rappeler que la diversité des idiomes peut être source de grande confusion. Problème crucial dans le Canada de 1977 où la solution a consisté à imposer officiellement le bilinguisme sans pour autant satisfaire le besoin d'appropriation culturelle des Québécois. Mais il est permis de s'livrer à une autre spéculation pour ce qui est d'un avenir plus lointain et d'imaginer une langue prégnante des apports de toutes les minorités, qui tiendrait compte, par exemple, de toutes les manières qu'ont les Eskimos de nommer la neige. Ce n'est pas par hasard, à notre avis, que l'expérience de Marc Favreau dans un livre comme **Esstradinairement Vautre** est une des réussites linguistiques les plus intéressantes dans le domaine de la littérature canadienne francophone - quelles que soient, par ailleurs, les motivations sous-jacentes à l'ouvrage. Parallèlement, dans un registre différent, l'on songe au poème de A.M. Klein sur Montréal :

Grand port of navigations, multiple
The lexicons uncargo'd at your quays,
Sonnant though strange to me ; but chiefest, I
Auditor of your music, cherish the
Joined double-melodied vocabulaire
Where English vocable and roll Ecosic,
Mollified by the parle of French
Bilinguefact your air !

En attendant des expériences plus généralisées, tournons-nous à

nouveau vers le dialogue amorcé entre Ella et Morag. Très spontanée, Ella ponctue son discours de mots yiddish qui sont reproduits fidèlement par l'auteur. L'exemple est riche d'enseignement pour quiconque s'intéresse à la pédagogie des langues. En effet, il y a tout lieu de penser que Morag, dans sa petite ville du Manitoba, n'a jamais entendu auparavant aucun de ces termes. Mais les mots collent à l'expérience, et l'important est de communiquer celle-ci afin que ceux-là soient pleinement compris et assimilés. C'est ainsi qu'un langage s'enrichit de vocables d'origine étrangère, mais qui perdent leur étrangeté dans la mesure où le contexte culturel est connu. Tout au long du livre, les deux femmes continuent à communiquer, et chacune garde son style. Ella se réjouit du succès littéraire de son amie en lui télégraphiant : MAZELTOV (en hébreu, félicitations), tandis que Morag s'exclame au téléphone "Jesus". Naturellement ce mode de communication bigarré n'est concevable que dans des sociétés caractérisées par la pluralité ethnique. Et c'est pourquoi certains ouvrages, lorsqu'ils passent en français ou simplement en France, exigeraient presque un glossaire pour être compris des lecteurs, car ils ne correspondent pas à notre type d'expérience.

Comme la plupart de ses coreligionnaires dont l'immigration au Canada est antérieure au phénomène du nazisme, Mrs. Gerson est originaire de l'Europe de l'Est, et la famille n'a pas exporté une culture exclusivement juive, mais également des éléments de la culture européenne. La mère d'Ella réussit le tour de force d'inclure dans une même dévotion Dieu, Marx et Dostoïevsky. Il n'y a pas que de l'humour dans cette association. Lorsque Morag quitte la maison des Gerson en emportant sous le bras *L'Idiot* de Dostoïevsky, elle découvre que la littérature anglaise n'est pas la seule qui soit. Partie d'une expérience provinciale, elle s'initie à une culture qui déborde largement les frontières du Canada. Les idiosyncrasies du milieu Gerson fécondent sa propre expérience, et c'est ainsi que dans ce livre de Margaret Laurence, le milieu juif constitue un relais entre le particulier et l'universel.

Mais il est d'autres minorités au Canada, qui demandent à être revalorisées, et qui sont évoquées parallèlement dans *The Diviners*. Hors de l'intégration ou de la ségrégation, il ne semble pas qu'on ait inventé d'autre réponse politique jusqu'ici à la pluralité ethnique. Pourtant aucune de ces deux solutions n'est satisfaisante. A Montréal, les immigrants de tous les horizons s'agglomèrent autour de la rue St-Laurent, tandis que la haute société anglophone se réfugie sur les hauteurs de Westmount, le terrain coûtant de plus en plus cher au fur et à mesure qu'on s'élève. Dans son livre, Margaret Laurence fournit un exemple typique de cette

tendance ségrégationniste en la personne de Brooke, le professeur britannique que Morag épouse et quitte finalement. Né en Inde, Brooke a été élevé en Angleterre dans une école anglicane, et il est passé à côté de la civilisation hindoue sans la connaître, de même qu'il ne connaîtra jamais sa femme. C'est en lisant la suite de l'histoire que l'on se rend compte que tout l'ouvrage de Margaret Laurence constitue un effort délibéré pour renverser les rapports de force qui régissent les relations humaines et, par conséquent, les civilisations. L'on notera d'abord, dans ce chapitre (toujours "The Halls of Sion"), que Brooke ne veut pas connaître le passé de Morag. Au contraire, il est attiré par elle parce qu'à ses yeux elle n'a pas de passé. Il ne veut rien savoir, et la plaisante : "Now what's all this about your nefarious past ?" **Nefarious**, infâme, dont on ne parle pas. Chez Brooke, professeur de lettres, censé connaître l'origine des mots, cette plaisanterie est un lapsus qui en dit long. Il y a chez lui un refus de comprendre, c'est-à-dire, d'accepter quelqu'un entièrement. Et momentanément aveuglée par le désir, Morag le renforce dans ce sentiment absurde que son passé n'a jamais existé, n'a aucune importance. Relation stérile, symbolisée par le fait que Brooke, l'individu qui refuse le passé, ne veut pas non plus d'enfant. Et c'est encore la littérature qui va servir de révélateur. Au début de son mariage, Morag ne parvient à écrire que des choses insignifiantes. Traduire : qui plaisent à Brooke. Mariage symbolique avec le professeur, qui représente les institutions : plus âgé, plus expérimenté, il exerce une influence "morale", il lui dicte ce qu'elle devrait dire. **Fas** (fari) dans **nefarious** signifie "la loi", selon l'étymologie latine : la seule que donne le dictionnaire. Mais l'origine grecque du mot signifie "dire". La parole fonde la loi. C'est donc d'abord par la parole que doit passer la subversion. Un jour Morag se décide à envoyer son premier roman directement à l'éditeur. Sans le montrer à Brooke. C'est le début de la rupture, qui sera consommée par un acte raciste : le rejet par Brooke de Jules Tonnerre (la résurgence du passé de Morag), à cause de son type indien - et pour nulle autre raison. A ce moment-là, Morag n'hésite plus ; elle part, manifestant sa préférence pour le métis (c'est de lui qu'elle aura un enfant) et son mépris pour celui qui professe le racisme.

Que se passe-t-il, toutefois, quand l'Autre n'est pas accepté dans sa différence ? Quel style de littérature résulte de ce refus ? Nous voyons au moins trois possibilités qui sont particulièrement nettes dans la littérature juive. Sans parler de la littérature à caractère antisémite où le Juif apparaît non pas comme un être humain, mais en tant que stéréotype et projection de fantasmes collectifs. Depuis Shylock, en passant

par la littérature la plus (apparemment) respectable du XIX^{ème} siècle, jusqu'à nos jours les exemples seraient trop nombreux et ne sont pas propres au Canada ; d'autre part, le thème fait l'objet d'une thèse en cours par un Canadien inscrit à Poitiers.

Dans le premier cas qui nous intéresse ici, la méconnaissance est quasi-totale, l'hostilité mutuelle. Il est amusant (ou plutôt triste) de constater que deux clans fermés l'un à l'autre se reconnaissent toujours à l'odorat. Oui, cela nous fait régresser assez loin dans l'histoire ou la préhistoire de l'humanité. L'on hume l'autre comme on flaire le danger. Les cierges et l'encens dégagent une odeur spéciale : " . . . ils s'agenouillaient dans de petites chapelles moisiées qui sentaient la cire . . ." (**The Favourite Game**). Quand le Duddy Kravitz de Mordecai Richler s'en va à la recherche de son frère dans un immeuble bon marché de Toronto, il est suffoqué par des odeurs de cuisine : "The whole lousy house was permeated with **goy** smell. Bacon grease. The way they can live, Duddy thought. Jeez". Il se produit ici une identification entre l'individu et ce qu'il mange, et l'impureté de l'animal (le porc, dans la tradition juive, est viande impure) rejaillit sur l'homme.

Parallèlement à cette intolérance olfactive et alimentaire (après tout, nous disons bien en français "je ne mange pas de ce pain-là") se développe un langage qui exprime la différence : on a affaire à un goy ou à une shiksa (non juifs). Ces termes, toutefois ne sont pas des invectives. Par contre, le jeune Breavman interroge la petite Lisa : "L'avait-on déjà appelée Sale Juive ?" Il n'y a pas si longtemps, le fils d'Irving Layton rentrait à la maison en disant à ses parents : "J'en ai assez d'être juif". Un de ses camarades de classe l'avait traité de "stinking Jew" et de "Christ-killer" (**The Canadian Gazette**, 20. III. 76). Cet incident est à l'origine de la préface virulente au recueil de poèmes intitulé **For My Brother Jesus**. Mais continuons cette étude du vocabulaire. Dans un bal populaire de Montréal, Breavman (**The Favourite Game**) choisit sa cavalière dans un petit groupe francophone, sous le regard torve des garçons. Ils dansent tous deux avec raideur. Elle lui demande : "Vous êtes Italien ?" "Non". "Anglais ?" "Je suis juif". Spontanément le personnage se présente de la manière dont les autres le désignent. L'on dit, et personne ne s'en formalise, "C'est un Juif canadien" là où l'on dirait "C'est un Canadien catholique". Dans ce passage de Leonard Cohen, les autres personnages sont appelés "les Français" - ce qui ne se dirait probablement plus à l'heure actuelle - mais les Juifs constituent le seul groupe humain qui soit désigné avant toute chose par sa religion. Et entre "Juif canadien" et "Canadien catholique ou français" dans ce sim-

ple glissement du substantif à l'adjectif, ou **vice-versa**, dans cette inversion des capitales, il y a tout un monde de nuances, qui non seulement expriment la différence, mais sous-entendent l'exclusion. Il est difficile de communiquer lorsque le langage excommunie : l'on aimerait dire "excommuniqué" (du latin excommunicare) . . .

A un autre niveau, cependant, les influences culturelles jouent, parce que le minoritaire apprend le langage de la majorité économique et étudie sa littérature à l'Université. Il lui arrive même d'être très bon élève. C'est ainsi que Leonard Cohen sera influencé par ces vers de John Donne "Sweetest love, I do not goe/For weariness of thee " qui vont devenir à ses yeux "l'essence de toute chanson d'amour". Cette conception de l'amour évoque Pétrarque et tout un courant occidental que Denis de Rougemont a longuement analysé. La tradition juive n'a jamais conçu l'amour ainsi. La femme que l'on n'aime jamais autant que lorsqu'elle est loin, la femme mise sur un piédestal, mais finalement sacrifiée (et souvent bafouée) est liée au culte du héros. Or il n'y a pas de héros dans la culture juive (ni dieux, ni demi-dieux) et, par conséquent, point de déesse. L'on comprend, cependant, pourquoi l'image exerce un attrait sur un artiste. Nul doute que la civilisation chrétienne ait produit un art prestigieux, et puisé une grande partie de son inspiration littéraire à cette source. Mais si "l'écriture est un aspect essentiel de la tradition juive" (**The Favourite Game**), l'artiste en tant que héros est un thème qui appartient à l'autre culture. D'où le malaise de Leonard Cohen, très conscient de jouer un personnage qui ne cadre pas avec ce qu'il est vraiment. Cela va chez lui jusqu'au cabotinage. Mais il est important pour un artiste d'avoir un public, et chacun sait que le Juif n'est jamais si bien accueilli, voire même idolâtré : Marx, Freud, que lorsqu'il a l'air de renier tant soit peu ses origines.

En fait, l'attitude de Leonard Cohen est beaucoup plus complexe. Il ne renie rien. Ni les origines, ni les influences. Mais, pris entre deux mondes, et ne sachant pas toujours sur quel pied valser, il va faire de la surenchère, et se moquer des autres en se moquant de soi : "Parmi certains gentils on le soupçonnait pour d'autres raisons. Barbare sémite dissimulé sous le manteau de l'Art, il venait troubler leurs rituels mondains . . . il ponctuait son langage d'expressions yiddish que nulle part ailleurs il n'aurait songé à utiliser. Dans leurs salons, sans la moindre raison, il improvisait des danses hassidiques autour de la table à thé".

Barbare, Ainsi les Grecs d'autrefois dénommaient-ils les **étrangers**, moins civilisés qu'eux. Sous-entendu ironique : "c'est ainsi, n'est-ce-pas,

que vous considérez les Juifs ? Eh bien, allons-y . . . " Il faut imaginer les tasses pleines de thé sur la table basse : la danse hassidique (d'origine religieuse) compromet l'équilibre du rite (anglo-saxon ici) du thé. Conflit de civilisations, en réalité . Parmi les archétypes que le monde chrétien fournit à l'écrivain, figure l'image du Juif. Et cette image qu'on entretient de lui affecte l'écrivain qui réagit de manières diverses. Pour Leonard Cohen, épris de magie, le mimétisme est un exorcisme. Chez les autres, il mimera les siens (une façon subtile d'être comme ses détracteurs) ; chez lui, au contraire, c'est l'Autre qu'il mime. Mimétisme : "Propriété que possèdent certaines espèces animales, pour assurer leur protection, de se rendre semblables par l'apparence au milieu environnant, à un être de ce milieu, à un individu d'une espèce mieux protégée ou moins redoutée" (Petit Robert).

Nous nous proposons de poursuivre l'étude de ce dernier concept à travers la poésie et surtout les étonnants dessins de Joe Rosenblatt, lauréat, cette année, du prix du Gouverneur Général. Nous avons rencontré Joe Rosenblatt à Montréal pendant l'hiver 1976. Nous avons parlé, naturellement, de poésie, et à un moment Rosenblatt a dit à peu près ceci : "mieux vaut écrire des poèmes que casser la figure aux gens". Et cela n'avait pas l'air du tout d'être un mot d'auteur. Sous des dehors "bon enfant", Rosenblatt se définit lui-même comme un misanthrope et un cynique. Originaires de Lodz, ses parents parvinrent à s'installer au Canada pendant la Crise des Années 30. De son enfance il garde des souvenirs "agréables, neutres et franchement désagréables" (lettre personnelle). "Pourquoi pas l'assimilation?" dit-il au cours de la conversation. Si l'on ne savait pas qu'il est le rédacteur en chef de **Jewish Dialog**, on pourrait se tromper beaucoup. Il n'est pas de meilleure introduction à sa poésie que ses dessins. Surréaliste, si l'on veut, dans ses métamorphoses, le paysage est moins anthropomorphique que zoomorphique. L'homme, lorsqu'il émerge, n'est ébauché que sous une forme extrêmement grossière. Nous ne sommes pas sortis de la préhistoire : une grenouille sur son séant sermonne quelque primate mi-simiesque, mi-reptilien, "veux-tu lâcher cette pomme, pêcheur !". Ailleurs, le paysage est un énorme batracien au-dessus duquel plane un avion-bourdon. L'homme est éliminé, la terre l'a absorbé. L'oncle Nathan, auquel Rosenblatt dédie une poignée de poèmes, repose au cimetière ; de son vivant il vendait du poisson et chaque vendredi il fournissait généreusement la famille. Maintenant, "le ciel sourit comme un poisson Blanc. Ses yeux sont la lune et le soleil". Revanche inquiétante de l'animal sur une civilisation somme toute cruelle : "there is no Kaddish for aborted caviar". Pas de

prière pour le caviar avorté. Rosenblatt, pourtant psalmodie ses poèmes ; il croit aussi que la poésie doit avoir un côté prophétique et cultiver une certaine obscurité. Les obscurités s'éclairent peut-être si l'on se remémore la définition du mimétisme : est-ce que la fuite dans les règnes végétal et animal n'est pas une manière de réagir au milieu ambiant en se rendant aussi effacé que possible ?

* * *

Essayons de conclure. Si l'on admet que les différences entre les ethnies ne sont pas d'ordre purement folklorique, mais qu'elles sont l'expression symbolique de valeurs par rapport auxquelles chaque groupe se constitue et se définit, on cernera mieux le problème. Ces valeurs sont à l'origine de la notion d'identité et ne peuvent être aplanies comme des aspérités superficielles. Mieux vaut donc regarder le problème en face: la pluralité ethnique signifie d'une part pluralité des valeurs, d'autre part rapport inégal des valeurs. De là une source de tensions qu'il ne s'agit pas de nier, et un équilibre qu'il importe de trouver.

La source de tensions est évidente : tout groupe majoritaire se sent menacé par la différence, car la conservation du groupe est liée à certaines formes, qui se trouvent contestées du fait qu'elles n'apparaissent plus comme les seules formes possibles. En termes imagés et plus concrets, l'accueil de l'autre, c'est inévitable, fait perdre du terrain. Il faut donc s'attendre à une certaine hostilité, même quand elle ne prend pas des formes violentes. Et c'est précisément là que la notion de civilisation intervient. L'équilibre de la civilisation a toujours été une conquête sur des instincts meurtriers. Dans la genèse de l'humanité telle que la présente la Bible, le premier réflexe de l'homme, lorsqu'il découvre la présence gênante de l'autre (son frère) est de résoudre le problème par un meurtre. Caïn, le cultivateur, tue Abel, le pasteur. Remarquons en passant que l'une des plus vieilles haines de mémoire d'homme ou de conteur est celle qui surgit entre le sédentaire et le nomade, celui qui veut posséder la terre et celui qui demande simplement à y vivre. Et tout le reste de l'Histoire est un apprentissage de la coexistence. La littérature, dans ce domaine, peut montrer le chemin, de même qu'elle peut, dans certains cas, aggraver l'hostilité. Dans l'ouvrage de Margaret Laurence il apparaît très clairement, pour la première fois peut-être, sur quelles bases saines on peut concevoir de nouveaux rapports. Le processus peut se résumer ainsi : étant donné deux cultures (ou plus) en présence, chacune a son système de références, mais le groupe minoritaire a adopté certaines caractéristiques du groupe majoritaire, tout en conservant les

siennes, tandis que la majorité, de son côté, accepte de ne plus être un bloc monolithique : elle assimile certains traits de la minorité et reconstruit les plus importantes de ses valeurs.

Nous terminerons ce tour d'horizon en évoquant l'exemple de A.M. Klein, qui nous paraît le plus positif qui soit. Klein qui étudia la littérature anglaise à McGill et le droit à l'université francophone de Montréal, est, à nos yeux, l'auteur canadien qui a le plus contribué au rapprochement culturel des trois communautés anglophone, francophone et juive. Dans son livre **The Second Scroll**, il témoigne d'une vocation encore plus universelle. Melech, rescapé des pogromes et des camps, fait part à son neveu de ses impressions devant les fresques de Michel-Ange, à la Chapelle Sixtine. Il faut savoir ici que la tradition juive orthodoxe interdit formellement toute représentation de "ce qui est en haut dans le ciel, ou en bas sur la terre, ou dans les eaux au-dessous de la terre". Telle est la teneur explicite du deuxième commandement. Melech se trouve donc confronté à l'autre civilisation et, au lieu de détourner les yeux (ce qui serait une forme de négation) il entre, au contraire, dans le génie de Michel-Ange et dégage en quelques pages d'une grande beauté littéraire, ce que les fresques expriment de vérité universelle et historique : "Une seule couleur domine ce plafond - la couleur de la chair humaine ; et sous la peinture coagulée coule le flot universel et unique du sang de chacun". Dans cette dernière remarque, la vie l'emporte sur l'image figée et aussi sur la tradition figée : le danger qui guette toute tradition, minoritaire ou majoritaire. Qui dit **coagulé**, en effet, dit **figé**, dit aussi **morcelé** (chacun sait que la meilleure peinture tend à se craqueler au cours des siècles), tandis que l'inspiration (la vie, un même sang) demeure vivante.

La littérature ici, avec le Canadien Klein, remplit sa fonction civilisatrice, qui consiste à faire dialoguer toutes les voix, sans en taire une seule, et à montrer que rien n'est fixé une fois pour toutes, mais qu'il nous incombe de construire le monde que nous voulons. Mais c'est dans la mesure où le minoritaire reste fidèle à lui-même qu'il peut apporter sa pierre à l'édifice commun. Sans lui, en effet, l'entreprise qui consiste à changer le monde n'a aucun sens, puisque là où il n'est pas respecté, c'est la force qui l'emporte - non la civilisation.

Dans le domaine que nous avons choisi d'explorer, il nous est apparu qu'une certaine littérature canadienne se définissait par rapport à cette volonté de dialogue qui est un élément, somme toute, assez nouveau dans l'histoire de la littérature, et qui semble favorisé par la conjoncture canadienne.